

Leone Ginzburg et la lutte antifasciste¹.
À propos d'Angelo d'Orsi, *L'intellettuale antifascista*.
Ritratto di Leone Ginzburg, Neri, Pozza, 2019

Stéfanie PREZIOSO

Ce n'était pas une tâche facile que de se lancer dans une biographie de Leone Ginzburg; presque un pari, rendu ardu non seulement en raison du destin tragique de l'antifasciste «turinois», mort en prison à 35 ans le 5 février 1944, mais aussi parce qu'Angelo d'Orsi l'avait promis à son professeur, le philosophe Norberto Bobbio, un ami proche de Leone Ginzburg depuis qu'ils s'étaient assis sur les mêmes bancs de lycée, ouvrant leurs yeux sur une Italie devenue fasciste. «Tu dois écrire la biographie de Leone»; tels avaient été les mots de Norberto Bobbio. Le travail, commencé dans les années 1980, a été long, procédant par tâtonnements, presque une mission empathique. Et il en a fallu du temps pour retrouver les quelques traces laissées par l'un des intellectuels les plus brillants de sa génération : peu d'écrits – trop peu – par rapport à la production éditoriale d'un autre antifasciste turinois, le révolutionnaire libéral Piero Gobetti, mort en 1926 à l'âge de 24 ans, victime du fascisme; lettres, témoignages, legs dans la mémoire de celles et ceux qui ont croisé son chemin, trouvés en fouillant dans des archives (dont certaines ont aujourd'hui disparu, comme les Archives de l'Université de Turin). L'ouvrage d'Angelo d'Orsi est une œuvre faite de modestie face à la «force intellectuelle difficilement égalable» de Leone Ginzburg, mais aussi à son exceptionnelle force morale.

Une biographie, écrivait l'historien français Antoine Prost, présuppose «un travail d'imagination et une sympathie curieuse»²; et il y en avait un grand besoin, pour donner un sens à une vie qui «avait manqué de temps»³ : interpréter les indices, suivre des pistes ténues, les relier entre elles, les insérer dans un cadre plus large sans jamais laisser de côté le sujet de l'enquête, un intellectuel anti-

1. Cet article est une version augmentée de «Leone Ginzburg a Forgotten Intellectual in the Fight against Fascism», *Jacobin*, 8 mai 1945 (<https://jacobinmag.com/2021/05/leone-ginzburg-italian-anti-fascist-review-angelo-dorsi-biography>).
2. Antoine Prost, «Comment l'histoire fait-elle l'historien?», *Vingtième Siècle*, n° 65, janvier-mars 2000, p. 10.
3. Augusto Monti, «Leone Ginzburg. Lo scolaro maestro», *Il Ponte*, n° 7, 1948, p. 668-679, cité dans Angelo d'Orsi, *L'intellettuale antifascista. Ritratto di Leone Ginzburg*, Venise, Neri Pozza, 2019, p. 8 (dans les notes qui suivront, les références à des pages sans plus de précision renverront à cet ouvrage).

fasciste qui a consacré sa courte vie à « faire de la politique » dans le sens le plus noble du terme ; une approche micro-historique sur les traces de Carlo Ginzburg, fils de Leone Ginzburg et Natalia Levi. Plus que tout, comme l'écrit Angelo d'Orsi, Leone Ginzburg avait l'exigence « d'organiser, de réaliser, et encore plus de susciter [...]. Lancer des réseaux, découvrir des talents, rassembler des personnes, agréger des idées, les faire circuler ». Et c'est précisément ce service aux autres, cette écoute sans « si » ni « mais », cette prise au sérieux des idées et des personnes qui, d'une manière ou d'une autre, leur donnaient vie dans leurs écrits et/ou dans leurs actions, qui caractérisent le mieux le parcours humain et politique de Leone Ginzburg, « homme de pensée et d'action », parce qu'en « suscitant » on crée.

D'Odessa à Turin

Leone Ginzburg est né le 4 avril 1909 à Odessa dans une famille juive ; une ville au bord de la mer Noire, « l'un des centres les plus stimulants sur le plan culturel et politique », écrit Angelo D'Orsi, et les plus ouverts de l'Empire russe, abritant une importante communauté juive décrite avec force par Isaac Babel, né quelques années plus tôt dans cette même ville. Le même Babel sur lequel Leone Ginzburg s'attardera en 1932 dans la revue *Pègaso*, le décrivant comme un écrivain riche en vitalité capable de « susciter l'attention des Européens » : « Le soleil pendait du ciel comme la langue rose d'un chien qui a soif », écrit Babel dans ses *Contes d'Odessa*, « une mer gigantesque houlait au loin vers Peresyp, et les mâts de lointains navires s'agitaient sur les eaux d'émeraude du golfe d'Odessa »⁴. Sa mère, Vera Griliches, une femme d'une grande beauté, épouse en 1894 Fiodor Nicolaevič Ginzburg, un « libéral » (proche des Cadets), un « véritable homme d'affaires, un grand organisateur », selon sa fille. La sœur de Leone, Marusja, née en 1896, sympathise avec les socialistes-révolutionnaires, tandis que son frère aîné, Nikolaj, né en 1899, est proche du parti ouvrier social-démocrate russe. Maria Segre, arrivée d'Italie en 1902, est employée comme gouvernante et donne des leçons de français et d'italien à Vera, Marusja et Nikolaj. Vera rencontre Renzo, le frère de Maria Segre, lors d'un voyage à Viareggio en Italie. Elle revient à Odessa, enceinte de Leone.

En 1914, après le début de la première guerre mondiale, Vera laisse Leone en Italie à Maria Segre. Personnage complexe aux identités diverses, Leone est la synthèse de plusieurs impulsions et apports socioculturels et politiques. Pendant le conflit, Maria Segre emmène l'enfant avec elle, l'ouvrant à différents espaces politiques et culturels ; la musique devient l'une de ses grandes passions (Bach, Mozart, Debussy), ainsi que le cinéma et le théâtre. Après la victoire des bolcheviks, la famille Ginzburg, assez fortunée, s'enfuit à l'étranger ; son père Fyodor à Berlin, sa mère, avec le frère et la sœur de Leone, à Turin où il les rejoint. « Dans son cosmopolitisme objectif, ce fils de l'Europe », écrit d'Orsi, « ne se sent ni germanique, ni slave, ni juif (même s'il sait qu'il ne peut ni ne veut renoncer à cette dernière "condition") mais déjà, bien avant de passer définitivement dans la

4. Isaac Babel, « Lioubka la cosaque. Contes d'Odessa » (traduction de René Martel), *Bifur*, n° 1, 1929.

Péninsule, résolument Italien... ». C'est sa sœur Marusja qui apprend la langue russe à Leone alors qu'il s'inscrit à l'école russe de Berlin en 1921. Il lit avec avidité Gogol, Tolstoï, Pouchkine et Dostoïevski, mais aussi des auteurs français de la fin du XIX^e siècle tels que Balzac, Stendhal et Maupassant, éprouvant un « plaisir physique à la lecture » ; des auteurs dont il deviendra plus tard un critique et/ou un traducteur, au sens le plus pur du terme, celui qui transfère, interprète et va au-delà ; traduire signifiera aller à l'encontre de préjugés profondément ancrés, par exemple sur ce qu'il définira dans un article de 1928 comme « l'âme slave ». Leone Ginzburg traduit des œuvres imposantes du russe : *Taras Bul'ba* de Gogol (1927), *Anna Karénine* de Tolstoï (1928-1929), *Nid de gentilhommes* de Tourgueniev (1932), *La Sonate à Kreutzer* de Tolstoï (1942) et *La dame de pique* de Pouchkine (publié à titre posthume en 1949). Meticuleux dans ses traductions, ses études et ses commentaires, il aime le travail bien fait et est conscient de la difficulté de la tâche. À propos de la traduction d'*Anna Karénine*, il écrira à Bobbio : « C'est tout simplement une merveille, et quand je pense que c'est moi qui vais la gâcher, j'en frémis presque »⁵. Leone pensait que « faire culture » signifiait aller au-delà du monde tel qu'il est, au-delà des perceptions et des imaginaires sociaux auxquels ce monde se réfère : une manière de produire de la culture, que le fascisme turinois tentait alors d'empêcher.

Gramsci, Gobetti, Ginzburg

Turin : la « Petrograd d'Italie »⁶ où Antonio Gramsci s'est installé, la ville de l'*Ordine nuovo* et du Biennio Rosso, un lieu de rencontre et de transfert culturel et politique symbolisé par les liens entre le leader communiste Gramsci et le jeune révolutionnaire libéral Piero Gobetti, fondateur de deux revues, *La Rivoluzione liberale* et *Il Baretto*. Une ville où la Russie révolutionnaire planait comme une promesse non réalisée en Italie ; Gobetti lui-même a appris le russe, affirmant que son libéralisme était enraciné dans l'expérience concrète des luttes d'en bas, dont les soviets étaient l'expression la plus complète. L'intérêt pour la Russie révolutionnaire et sa littérature est expliqué dans un article que d'Orsi, spécialiste de Gramsci, attribue à ce dernier : « La littérature russe est un document unique dans l'histoire, car la douleur, l'humiliation à laquelle les hommes étaient soumis en Russie restaient sans équivalent »⁷. La situation à Turin était exceptionnelle, pleine de potentialités et riche en expériences politiques et culturelles. C'est ici que Leone Ginzburg déménage en 1923. De Odessa à Turin, donc, deux espaces politiques et culturels ouverts à un monde en mutation. Les jeunes intellectuels nés dans les premières années du XX^e siècle se réunissent autour des journaux de Gobetti. Leone participe à *Il Baretto* avec des articles sur Tolstoï et la poésie russe, mais aussi sur les auteurs français.

5. Leone Ginzburg à Norberto Bobbio (31 août 1927), cité p. 119.

6. Alfonso Leonetti, *Note sur Gramsci*, Urbino, Argallà, 1970, p. 25.

7. « Un anno di storia », *Il Grido del Popolo*, 16 mars 1918, cité p. 111 ; voir aussi Angelo d'Orsi, *Gramsci. Una nuova biografia*, Milan, Feltrinelli, 2018 (nouvelle édition augmentée).

devait mourir à 35 ans, ne l'oublions pas, [et] celle de Bobbio, qui devait durer six décennies de plus, étaient placées sous le signe l'une [celle de Ginzburg] de la vérité absolue, l'autre [celle de Bobbio], non pas du mensonge – si ce n'est en plein fascisme, où le mensonge était de toute façon une arme légitime pour se défendre contre la tyrannie – mais au moins de la “duplicité”, pour reprendre une expression utilisée par Bobbio lui-même dans une confession douloureuse de sa vieillesse tardive» (p. 70). Chez les jeunes qui, autour de Ginzburg, se détournent du fascisme en suivant un parcours tortueux au cours des années 1920 et 1930, les «incertitudes diffuses» quant aux choix à faire et à l'effet concret de ces choix politiques radicaux sur leur désir légitime d'émerger s'exprimeront souvent de manière déchirante. Comme ces fascistes du Jubilé qui demandent à adhérer au Parti national fasciste et que Leone Ginzburg considère avec pitié dans un article paru en 1933 dans les *Quaderni di Giustizia e Libertà* :

Les jeunes [...] sont livrés à eux-mêmes; ce n'est certainement pas le meilleur moment pour se payer le luxe d'un fils, d'un frère cadet qui «a des idées». Pour beaucoup de jeunes, l'enrôlement, qu'il ait eu lieu ou qu'il soit imminent, mais en tout cas pratiquement inévitable, a été le premier compromis avec leur conscience, et sera leur premier remords¹⁴.

Une jeunesse «destinée» à l'antifascisme, même si elle semble vaincue à la fin des années 1920. Ces jeunes intellectuels sont inspirés par le philosophe Benedetto Croce qui, après l'assassinat du député socialiste Giacomo Matteotti en juin 1924, achève son passage vers l'opposition au fascisme; un Benedetto Croce que Leone Ginzburg rencontrera en 1928 et dont il deviendra «le plus fidèle des fidèles». En 1929, certains d'entre eux signeront une lettre de soutien à Croce, ce qui leur vaudra d'être arrêtés et «admonestés», comme Umberto Segre, en contact avec Carlo Rosselli depuis 1926, puis militant du *Partito d'Azione*.

Produire de la culture, faire de la politique

Leone Ginzburg «choisit» ce qu'Angelo d'Orsi définit comme une «conspiration latente»; après la promulgation des «lois fascistissimes» en novembre 1926, les opposants n'ont d'autre choix que l'exil ou la conspiration (active ou latente). Pour Ginzburg, cet impératif catégorique s'allie à l'obtention de la nationalité italienne en 1931 (un an après la mort de son père, dans une période sombre due également à l'aggravation des difficultés financières de la famille Ginzburg). Comme l'écrit Vittorio Foa, son compagnon de lutte, être antifasciste était sa façon d'être Italien. À la fin de cette même année, Ginzburg obtient son diplôme de littérature avec une thèse intitulée simplement *Guy de Maupassant*. Un an plus tard, le ministère de l'Éducation nationale lui accorde le titre de maître de conférences. Ginzburg reprend la méthode de Gobetti consistant à croiser culture et politique, en critiquant la société de l'indifférence et en «déclarant la guerre», écrit Angelo d'Orsi, «à l'abstentionnisme moral» (p. 113). Il imprimera alors une empreinte

14. M. S., «Viatico ai nuovi fascisti», *Quaderni di Giustizia e Libertà*, 6 mars 1933, cité p. 201.

Au lycée Massimo d'Azeglio de Turin, « l'école par excellence de la bourgeoisie turinoise », Leone compte parmi ses camarades de classe certains membres du noyau de la future maison d'édition Einaudi, comme Cesare Pavese et Giulio Einaudi. C'est là qu'il se lie d'amitié avec Norberto Bobbio, qui le décrit ainsi :

Lorsqu'il entre au lycée à la fin de l'année 1924, bien qu'il n'ait guère plus de quinze ans, il n'est pas un garçon comme les autres, pas même en apparence : des cheveux durs, noirs, coupés en brosse, une barbe rasée déjà épaisse et couvrant tout le visage, des yeux bruns, creux, rendus encore plus profonds par deux sourcils très épais, un regard calme, assuré, qui inspire la crainte et suscite le respect ; des traits marqués, un visage pâle, sombre, presque lugubre, une grosse tête par rapport au tronc, fragile, des jambes légèrement arquées, comme si elles devaient porter un poids trop lourd [...]. Il parlait lentement mais c'était comme s'il écrivait ; en bref, il parlait, disions-nous, comme un livre imprimé⁸.

Franco Antonicelli, un élève plus jeune de ce même lycée, le dépeint comme ayant « un tempérament sévère, scrutateur et intransigeant (comme celui de Gobetti), de sorte qu'il inculquait une certaine timidité à ses propres amis »⁹. Le lycée d'Azeglio apparaît comme une « forge d'antifascistes [...] non par faute ou par mérite de tel ou tel professeur, mais à cause de l'air, du sol, du "milieu" turinois et piémontais »¹⁰. Un « humus culturel et politique » et une période racontée avec une grande sensibilité par Angelo d'Orsi qui a écrit des livres incontournables sur Turin durant cette période¹¹.

La biographie est un lieu privilégié pour comprendre une période historique sans sacrifier l'analyse du « caractère interstitiel – et pourtant important – de la liberté dont disposent les agents »¹². La biographie implique des glissements, des mutations et des transformations dans les approches méthodologiques choisies. Une trajectoire humaine n'est pas sans failles. Ces lacunes deviennent historiquement significatives lorsqu'elles inscrivent une expérience singulière dans le temps de l'histoire. La biographie de Leone Ginzburg ouvre également à de nouveaux questionnements sur l'histoire des antifascistes, des hommes et des femmes plongés tout au long du *Ventennio* dans des tensions et des contradictions, qui vont, certes, pour la plupart déboucher sur la construction d'une Italie libérée du fascisme, pour certains les armes à la main, mais dont le point d'arrivée ne peut résumer l'ensemble de leur parcours¹³ : « L'existence mature », écrit Angelo d'Orsi à propos de la relation entre Bobbio et Ginzburg, « d'un homme, Ginzburg, qui

8. Norberto Bobbio, *Maestri e compagni*, Florence, Passigli, 1986, p. 167, cité p. 39.

9. Franco Antonicelli, « Un professore antifascista : Umberto Cosmo », dans *id.* (éd.), *Dall'antifascismo alla Resistenza. Trent'anni di storia italiana. Lezioni con testimonianze*, Turin, Einaudi, 1961, p. 90, cité p. 39.

10. Augusto Monti, *I miei conti con la storia. Cronaca scolastica italiana del secolo XX*, Turin, Einaudi, 1965, p. 232, cité p. 45.

11. Voir par exemple Angelo d'Orsi, *La cultura a Torino fra le due guerre*, Turin, Einaudi, 2000.

12. Giovanni Levi, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, vol. 6, novembre-décembre 1989, p. 1333-1334.

13. Leonardo Rapone, « Antifascismo e storia d'Italia », dans Enzo Collotti (éd.), *Fascismo e antifascismo. Rimozioni, revisioni, negazioni*, Bari, Laterza, 2000, p. 223.

décisive de courage civil et moral à ses entreprises éditoriales : au sein de la maison d'édition Slavia, fondée en 1926, le jour de la mort de Piero Gobetti, par Alfredo Polledro pour rendre la littérature russe accessible au public italien (l'une de ses premières traductrices est Ada Prospero, la jeune veuve de Piero Gobetti), mais aussi dans la revue *La Cultura* avec Cesare Pavese, chez Frassinelli, maison alors dirigée par Franco Antonicelli, et, à partir de 1933, dans la toute nouvelle maison d'édition Einaudi sous la bannière de l'autruche avalant les clous, allégorie de la culture sous le fascisme.

Dans le noyau intellectuel auquel Ginzburg collabore activement, il règne une atmosphère de « résistance culturelle » hétérogène et, précisément pour cette raison, très riche et en pleine effervescence. Pour Ginzburg, l'intransigeance politique pouvait se combiner avec une « ouverture culturelle » aux intellectuels de l'autre bord (p. 151). En 1933, la création de la maison d'édition Einaudi marque la « centralité paradigmatique du rôle de Ginzburg en tant qu'instigateur d'action culturelle et d'engagement politique », de *Giustizia e Libertà* au *Partito d'Azione*, parce que « sa véritable passion était la politique », comme l'écrit son épouse Natalia dans *Lessico familiare* (p. 162). L'année 1932 est décisive pour les futurs choix politiques du jeune Russo-Turinois. Entre avril et mai, grâce à une bourse qui lui est accordée pour approfondir son travail sur Maupassant, il se rend à Paris. Il y rencontre Carlo Rosselli, leader du mouvement *Giustizia e Libertà*, exilé politique après une évasion audacieuse de l'île de Lipari, où il avait été enfermé avec, entre autres, Emilio Lussu. Jusque-là, personne n'avait réussi à s'en échapper. La manière même dont ils arrivent en France annonce donc non seulement un changement de style, mais aussi une transformation radicale de l'orientation tactique de la lutte antifasciste en exil. La rencontre est décisive. À Paris, il voit également l'historien Gaetano Salvemini et Aldo Garosci. À son retour à Turin, Leone Ginzburg rejoint le groupe turinois de *Giustizia e Libertà*, optant résolument pour la conspiration active.

« Être utile aux autres »

Après son retour en Italie, Leone laisse derrière lui la brillante carrière intellectuelle qui l'attendait et se jette « à corps perdu » dans la lutte politique contre le fascisme, comme l'avait fait quelques années avant lui Carlo Rosselli. Courage politique et civil de ceux qui sont prêts à payer de leur vie pour dessiner l'Italie de demain, car ce qui anime ces jeunes intellectuels, c'est le refus du consentement ou plutôt de la capacité d'attraction du fascisme qui utilise, comme l'écrit Angelo d'Orsi, un « savant mélange de cooptation et de coercition » : « Nous ne supportons pas, écrit Vittorio Foa, la solitude et comme la solitude c'était le présent, la seule façon d'être avec le monde était de travailler pour l'avenir »¹⁵. Leone Ginzburg collabore à la revue *Quaderni di Giustizia e Libertà*, « l'expression

15. Vittorio Foa, *Lettere della giovinezza. Dal carcere 1935-1943* (sous la direction de Federica Montevicchi), Turin, Einaudi, 1998, cité p. 189.

culturelle la plus riche et la plus vivante de l'émigration antifasciste», signant ses papiers M. S., (en référence à Maria Segre, à laquelle il reste très attaché)¹⁶.

Leone Ginzburg développe ses convictions antifascistes en abordant des questions telles que le fédéralisme (son article dans les *Quaderni* de 1933 vante la Commune, «qui est réellement et sera peut-être toujours une entité politique concrète et déterminée»), l'autonomie, qu'il comprend comme «l'action spontanée des masses ouvrières et paysannes», le renouveau du marxisme, le lien entre liberté et justice, un «libéralisme pleinement révolutionnaire» sur les traces de Piero Gobetti, et le rôle que doit y jouer le processus révolutionnaire. Il consacre un article à Gobetti et à la révolution russe dans lequel apparaît la figure de Trotsky, sur laquelle il s'était attardé lors de la recension du premier volume de son *Histoire de la révolution russe* en 1931¹⁷. Dans l'article consacré à Trotsky, défini comme un «polémiste raffiné et brillant», une image positive d'Octobre 1917 se dégage : «pour qu'un État moderne puisse être véritablement constitué en Russie», écrit Ginzburg, «il était essentiel que la société précédente périsse sous toutes ses formes. Il n'est pas nécessaire de dire combien est douloureuse, et particulièrement déchirante pour nous, hommes de culture, l'atteinte temporaire, mais grave, aux valeurs de l'esprit; mais l'histoire a des exigences inexorables, qu'il vaut mieux reconnaître avec une virile clairvoyance»¹⁸.

Le 7 février 1934, Leone Ginzburg est déchu de l'enseignement universitaire parce qu'il refuse de prêter serment (un geste presque unique dans l'histoire des universités italiennes). À partir de ce moment, il devient la cible de la police politique. Un mois plus tard, la répression s'abat sur le groupe *GL* de Turin. Leone Ginzburg est parmi les premiers à être arrêtés; la veille de l'arrestation, il a rendez-vous avec Vittorio Foa, ils attendent un chargement de matériel à la gare de Porta Nuova qui n'arrive pas. Pour Ginzburg, la chose est claire, ils ont intercepté ceux qui étaient censés apporter le matériel. Ginzburg est arrêté le lendemain matin à son domicile. Carlo Levi, futur auteur de *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, décrit ainsi l'impact de l'arrestation de Ginzburg sur le réseau gielliste : «Il est l'un des rares, écrit-il, l'un des très rares qui, dans un régime légal de fascisme, réussissent à avoir une pensée et une influence sur la pensée des autres»¹⁹. Arrêté, Ginzburg nie tout, ce qui n'est pas le cas de certains de ses camarades capturés avec lui, qui le désignent comme le cœur et l'âme du noyau gielliste en Italie. Leone Ginzburg est condamné à cinq ans d'emprisonnement pour «appartenance à une association révolutionnaire (*Giustizia e Libertà*)». En mai 1935, deuxième vague d'arrestations dans le réseau gielliste : «la moitié de la Turin

16. Gaetano Arfé, «Carlo Rosselli nella storia del socialismo italiano», dans *Giustizia e Libertà nella lotta antifascista e nella storia d'Italia. Attualità dei fratelli Rosselli a quaranta anni dal loro sacrificio*, Florence, La Nuova Italia, 1978, p. 39.

17. Leone Ginzburg, «Trotsky historien de la révolution», *Pègaso. Revue des lettres et des arts*, a. III, n° 10, octobre 1931, p. 436-450. Il s'agissait de l'édition originale en langue russe de cet ouvrage trotskiste : *Istorija russkoj revoljucii. 1 - Fevral'skaja revoljucija*, Berlin, Gramit, 1931; sa première traduction italienne paraîtra cinq ans plus tard : *Storia della rivoluzione russa. 1 - La rivoluzione di febbraio*, Milan, Fratelli Treves, 1936.

18. *Ibid*, p. 447, cité p. 196.

19. «Leone Ginzburg», *Giustizia e Libertà*, n° 27, 26 novembre 1934, cité p. 213.

intellectuelle est arrêtée», écrit Angelo d'Orsi : parmi eux figurent Cesare Pavese, Michele Giua et Vittorio Foa. Une phase sombre, qui a cependant permis de voir et de sentir une opposition au fascisme bien vivante en Italie. Comme l'explique Angelo d'Orsi, à Turin, le réseau gielliste était constitué de liens d'amitié, de personnes vivant dans le même quartier, et il n'était pas rare que ces personnes soient juives ; certains groupes fascistes s'en inspirent pour appeler à un « nettoyage radical » des cercles antifascistes de Turin, en faisant l'hypothèse d'une relation de cause à effet : antifasciste parce que juif, un lien de causalité que la communauté juive italienne tentera par tous les moyens de rejeter, à l'exception de l'Association des jeunes juifs, prudemment antifasciste. Les individus arrêtés ne sont pas seulement définis comme juifs, mais aussi comme des militants issus des classes moyenne et supérieure. À tel point que la communiste Tina Pizzardo, proche de ces milieux, après avoir été interrogée, n'est emprisonnée que quelques jours, car « de l'avis de la police, une pauvre professeure qui vit de cours particuliers [...] ne pouvait avoir aucun rapport avec ces giellistes provenant de la haute bourgeoisie et tous intellectuels célèbres »²⁰. Après un mois de détention à la prison Regina Cœli de Rome, Leone Ginzburg est transféré à Civitavecchia jusqu'à sa libération le 13 mars 1936. Voici comment Natalia Ginzburg le décrit à son retour :

À la fin de l'hiver, Leone Ginzburg est revenu à Turin du pénitencier de Civitavecchia, où il avait purgé sa peine. Il portait un pardessus trop court, un chapeau mal fagoté : le chapeau planté légèrement de travers sur ses cheveux noirs. Il marchait lentement, les mains dans les poches, et regardait autour de lui avec ses yeux noirs perçants, ses lèvres étroites, ses sourcils froncés, ses lunettes noires cerclées d'écaillés, plantées un peu bas sur son grand nez²¹.

Dépeint par les autorités comme un « prisonnier subversif » et un « antifasciste irréductible », Leone Ginzburg devra se conformer aux règles strictes de sa probation, notamment se présenter aux autorités tous les dimanches, ne pas rentrer chez lui plus tard que l'*Ave Maria* le soir et ne pas fréquenter les lieux publics.

Un antifascisme rédempteur

1937 est une année terrible pour l'antifascisme avec la mort d'Antonio Gramsci et l'assassinat barbare de Nello et Carlo Rosselli en France, tandis que l'appel de ce dernier « Aujourd'hui en Espagne, demain en Italie » semble, écrit Angelo d'Orsi, « submergé par l'indifférence des uns et la complicité des autres » (p. 267). Un an plus tard, avec la promulgation des lois raciales, Leone perd sa nationalité italienne, tandis que Natalia donne naissance à Carlo (probablement appelé ainsi en hommage à Rosselli). Avec l'entrée en guerre de l'Italie, Leone, Natalia et leurs deux fils (Carlo et Andrea, nés en 1939) connaissent des difficultés croissantes : Leone est arrêté et envoyé dans les Abruzzes en tant que « dangereux antifasciste ». La famille est confinée à Pizzoli ; Leone continue à travailler pour la maison d'édi-

20. Tina Pizzardo, *Senza pensarci due volte*, Bologne, Il Mulino, 1996, p. 176-180, cité p. 250.

21. Natalia Ginzburg, *Lessico familiare*, Turin, Einaudi, 1963, p. 89.

tion Einaudi tandis que Natalia écrit et publie *La strada che va in città*. Le « météore » Giaime Pintor rejoint le groupe de la maison d'édition à la fin de 1940 (il meurt en décembre 1943, en sautant sur une mine). Le 25 juillet 1943, la chute inattendue de Mussolini inspire à Leone Ginzburg cette formule dans une lettre à Benedetto Croce : l'empire fasciste « n'était même pas du papier mâché [...] mais du papier de soie » (p. 299). Le 4 août, Ginzburg est à nouveau libéré. Trois jours plus tard, il est à Rome, où Einaudi a ouvert un bureau, et contribue à la création d'une nouvelle collection éditoriale. Il reprend ensuite son activité politique dans les rangs du *Partito d'Azione*, créé en juillet 1942 et vers lequel convergent les militants des groupes antifascistes de *Giustizia e Libertà*. À ce titre, il dirige, avec Manlio Rossi Doria, Carlo Muscetta et Francesco Fancello, *L'Italia libera*, le journal clandestin du parti, qu'il considère comme un outil essentiel pour promouvoir la lutte antifasciste et jeter les bases d'une Italie républicaine et démocratique dans le cadre d'une nouvelle Europe. Le 20 novembre 1943, il est à nouveau arrêté à l'imprimerie où est tiré le journal *Italia libera* et emmené à Regina Coeli. Reconnu comme Leone Ginzburg, juif, apatride et antifasciste, il est transféré en décembre dans l'aile allemande de la prison, où il est torturé : « Un après-midi », écrit Claudio Pavone, qui était également prisonnier à Regina Coeli à l'époque, « [...] les gardes, d'une manière particulièrement brusque et agitée, ont forcé tout le monde à rentrer immédiatement dans leur cellule, avec l'interdiction absolue de sortir ou même de regarder par le judas de la porte. Les Allemands entraient dans l'aile de la prison. [...] Le nom de Ginzburg est prononcé à haute voix et après quelques minutes, Leone est remis aux Allemands. Avec son costume bleu délabré et son teint foncé, il se distinguait parmi les lourds uniformes verdâtres de ses nouveaux geôliers. À ce moment-là, quelqu'un d'une cellule a commencé à siffler l'hymne du Piave. C'était un sifflement clair et sûr. Les Allemands n'ont probablement pas compris, les Italiens ont été émus. Leone était emmené »²².

Dans la nuit du 4 au 5 février, il est transféré à l'infirmerie de la prison après avoir avalé un médicament prescrit par le médecin antifasciste de la prison pour l'aider à s'évader. Leone répétait : « Je ne sortirai pas d'ici vivant ». Le 5 février au matin, peut-être en raison d'une prise excessive de ce médicament et/ou de son état de santé affaibli, Leone Ginzburg meurt, laissant derrière lui Natalia et trois enfants (Carlo, Andrea et Alessandra, née après sa mort en mars 1943). « À qui doit-on demander des comptes pour la mort de Leone ? », écrira Norberto Bobbio vingt ans plus tard :

Leone est mort sans dire son dernier mot, sans dire au revoir à personne, sans achever son œuvre, sans nous laisser de message. Pour cette raison, nous ne pouvons ni nous résigner ni pardonner²³.

C'est ainsi que se termine le beau livre d'Angelo d'Orsi, avec l'intention de sauver de l'oubli l'une des figures de proue morales, culturelles et politiques de

22. Témoignage de Claudio Pavone dans Leone Ginzburg, *Lettere dal confino, 1940-1943* (édité par Luisa Mangoni), Turin, Einaudi, 2004, p. 273 ; cité dans A. d'Orsi, *L'intellettuale antifascista*, p. 321.

23. Norberto Bobbio, *Maestri e compagni, op. cit.*, p. 187 (cité p. 332).

l'antifascisme : un engagement, un devoir, un impératif catégorique que celui d'Angelo d'Orsi, dans un pays aujourd'hui plus que jamais oublieux et « ignorant »²⁴ de celles et ceux qui ont lutté pour un idéal de liberté et de justice, et qui sont morts pour ce même idéal, pour cette même soif de justice. Toute biographie, dit-on, est aussi une autobiographie. Dans l'exhaustivité de l'œuvre écrite par Angelo d'Orsi, il y a aussi de cela : l'autobiographie de l'Italie qui était et peut-être même un peu de l'Italie qui est ; une biographie pour apprendre, pour éviter les dangers et, qui sait, même, pour combattre...

Stéfanie PREZIOSO

Université de Lausanne

24. Angelo d'Orsi, « Via Almirante, l'ignorance de l'histoire engendre des monstres », *Il Manifesto*, 16 juin 2018.